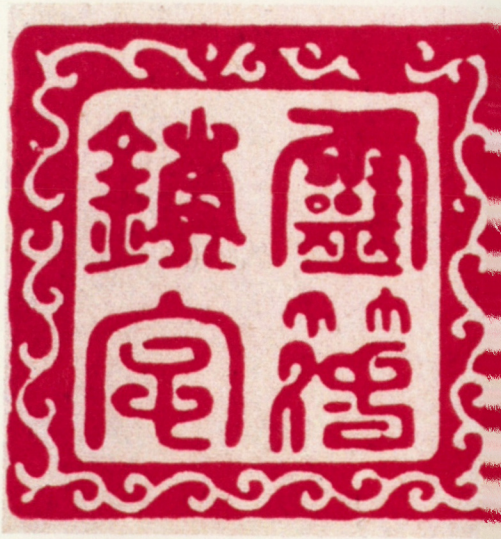
BENVENISTE

Problèmes de linguistique générale, 1



tel gallimard

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1966.*

Extrait de la publication

Avant-propos

Les études réunies dans cet ouvrage ont été choisies entre beaucoup d'autres, plus techniques, que l'auteur a publiées au long de ces dernières années. Si on les a présentées ici sous la dénomination de « problèmes », c'est qu'elles apportent dans leur ensemble et chacune pour soi une contribution à la grande problématique du langage, qui s'énonce dans les principaux thèmes traités : on y envisage les relations entre le biologique et le culturel, entre la subjectivité et la socialité, entre le signe et l'objet, entre le symbole et la pensée, et aussi les problèmes de l'analyse intralinguistique. Ceux qui découvrent dans d'autres domaines l'importance du langage verront ainsi comment un linguiste aborde quelques-unes des questions qu'ils sont amenés à se poser et ils apercevront peut-être que la configuration du langage détermine tous les systèmes sémiotiques.

A ceux-là certaines pages pourront sembler difficiles. Qu'ils se convainquent que le langage est bien un objet difficile et que l'analyse du donné linguistique se fait par des voies ardues. Comme les autres sciences, la linguistique progresse en raison directe de la complexité *qu'elle reconnaît aux choses ; les étapes de son développement sont celles de cette prise de conscience. Au reste, il faudra se pénétrer de cette vérité que la réflexion sur le langage n'est fructueuse que si elle porte d'abord sur les langues réelles. L'étude de ces organismes empiriques, historiques, que sont les langues demeure le seul accès possible à la compréhension des mécanismes généraux et du fonctionnement du langage.*

Dans les premiers chapitres, nous avons esquissé un panorama des recherches récentes sur la théorie du langage et des perspectives qu'elles ouvrent. On passe ensuite au problème central de la communication et à ses modalités : nature du signe linguistique, caractères différentiels du langage humain ;

Extrait de la publication

corrélations entre les catégories linguistiques et celles de la pensée ; rôle du langage dans l'exploration de l'inconscient. La notion de structure et celle de fonction sont l'objet des essais suivants qui portent successivement sur les variations de structure dans les langues et sur les manifestations intralinguistiques de quelques fonctions ; notamment les relations de la forme et du sens sont mises en rapport avec les niveaux de l'analyse. Une série distincte est consacrée à des phénomènes de syntaxe : on recherche ici des constantes syntaxiques à travers des types linguistiques très variés, et on pose des modèles spécifiques de certains types de phrases à reconnaître comme universels : phrase nominale, phrase relative. « L'homme dans le langage » est le titre de la partie suivante ; c'est l'empreinte de l'homme dans le langage, définie par les formes linguistiques de la « subjectivité » et les catégories de la personne, des pronoms et du temps. En contrepartie, dans les derniers chapitres, c'est le rôle de la signification et de la culture qui est mis en relief ; on y étudie les méthodes de la reconstruction sémantique, ainsi que la genèse de quelques termes importants de la culture moderne.

L'unité et la cohérence de l'ensemble ressortiront de cet aperçu. Nous nous sommes à dessein abstenu de toute intervention rétrospective dans la présentation comme dans les conclusions des différents chapitres. Autrement il eût fallu ajouter à chacun d'eux un post-scriptum souvent étendu : soit au titre de la documentation, pour signaler par exemple les plus récents développements des recherches théoriques ; soit en historien de notre propre recherche, pour rendre compte de l'accueil fait à chacun de ces textes, et indiquer que « Nature du signe linguistique » (p. 49) a provoqué de vives controverses et fait surgir une longue série d'articles, que nos pages sur le temps dans le verbe francais (p. 237) ont été prolongées et confirmées dans les statistiques de H. Yvon sur l'emploi des temps chez les écrivains modernes, etc. Mais c'eût été chaque fois amorcer une nouvelle recherche. D'autres occasions se présenteront de revenir sur ces questions importantes et d'en traiter à neuf.

MM. P. Verstraeten et N. Ruwet ont bien voulu souhaiter la publication du présent recueil. Qu'ils soient remerciés ici de m'avoir obligeamment aidé à le constituer.

E. B.

Extrait de la publication

1

Transformations de la linguistique

Extrait de la publication

CHAPITRE PREMIER

Tendances récentes en linguistique générale[1]

Au cours des dernières décennies, la linguistique a connu un développement si rapide et étendu si loin son domaine qu'un bilan même sommaire des problèmes qu'elle aborde prendrait les proportions d'un ouvrage ou se dessécherait en une énumération de travaux. A vouloir seulement résumer l'acquis, on remplirait des pages, où l'essentiel manquerait peut-être. L'accroissement quantitatif de la production linguistique est tel qu'un gros volume de bibliographie annuelle ne suffit pas à la recenser. Les principaux pays ont maintenant leurs organes propres, leurs collections et aussi leurs méthodes. L'effort descriptif a été poursuivi et étendu au monde entier : la récente réédition des *Langues du monde* donne une idée du travail accompli et de celui, bien plus considérable, qui reste à faire. Les Atlas linguistiques, les dictionnaires se sont multipliés. Dans tous les secteurs l'accumulation des données produit des œuvres de plus en plus massives : une description du langage enfantin en quatre volumes (W. F. Leopold), une description du français en sept volumes (Damourette et Pichon) ne sont que des exemples. Une revue importante peut aujourd'hui être consacrée exclusivement à l'étude des langues indiennes d'Amérique. On entreprend en Afrique, en Australie, en Océanie des enquêtes qui enrichissent considérablement l'inventaire des formes linguistiques. Parallèlement le passé linguistique de l'humanité est exploré systématiquement. Tout un groupe d'anciennes langues d'Asie Mineure a été rattaché au monde indo-européen et en modifie la théorie. La restitution progressive du proto-chinois, du malayo-polynésien commun, de certains prototypes amérindiens

1. *Journal de Psychologie*, P.U.F., Paris, janvier-juin 1954.

Extrait de la publication

permettra peut-être de nouveaux groupements génétiques, etc. Mais même si l'on pouvait donner de ces recherches un bilan plus détaillé, il montrerait que le travail procède très inégalement : ici on continue des études qui auraient été les mêmes en 1910; là on rejette jusqu'au nom de « linguistique » comme périmé; ailleurs on consacre des volumes entiers à la seule notion de « phonème ». C'est que la multiplication des travaux ne révèle pas immédiatement, mais masque plutôt les transformations profondes que subissent la méthode et l'esprit de la linguistique depuis quelques décennies, et les conflits qui la divisent aujourd'hui. Quand on a ouvert les yeux à l'importance de l'enjeu et aux conséquences que les débats présents peuvent avoir pour d'autres disciplines aussi, on est tenté de penser que les discussions sur les questions de méthode en linguistique pourraient n'être que le prélude d'une révision qui engloberait finalement toutes les sciences de l'homme. C'est pourquoi nous insisterons surtout, en termes non techniques, sur les problèmes qui sont aujourd'hui au centre des recherches de linguistique générale, sur la notion que les linguistes se font de leur objet et sur le sens que prennent leurs démarches.

Du reste, le recueil publié en 1933 par le *Journal de Psychologie* sous le titre de *Psychologie du langage* manifestait déjà un renouveau éclatant des vues théoriques et des affirmations doctrinales. On y lisait les premiers exposés de principes qui, comme ceux de la « phonologie », ont largement pénétré maintenant dans l'enseignement. On y voyait aussi apparaître des conflits qui depuis ont conduit à des réorganisations, telle la distinction entre synchronie et diachronie, entre phonétique et phonologie, qui s'est abolie quand on a mieux défini les termes en présence. Certaines convergences rapprochaient des théories indépendantes. Quand par exemple Sapir mettait en lumière la réalité psychologique des phonèmes, il retrouvait pour son compte une notion que Troubetzkoy et Jakobson s'employaient de leur côté à instaurer. Mais on ne pouvait alors prévoir que, dans un secteur toujours plus large de la linguistique, les recherches s'engageraient, en apparence au moins, à l'encontre des buts que la linguistique avait poursuivis jusqu'alors.

On a souvent souligné le caractère exclusivement historique qui marquait la linguistique pendant tout le XIX^e^ siècle et le début du XX^e^. L'histoire comme perspective nécessaire et la successivité comme principe d'explication, le morcellement de la langue en éléments isolés et la recherche de lois d'évolution propres à chacun d'eux : tels étaient les carac-

Extrait de la publication

tères dominants de la doctrine linguistique. On reconnaissait bien des principes de tout autre nature, comme le facteur analogique, qui peut troubler la régularité de l'évolution. Mais, dans la pratique ordinaire, la grammaire d'une langue consistait en un tableau de l'origine de chaque son et de chaque forme. C'était la conséquence à la fois de l'inspiration évolutionniste qui pénétrait alors toutes les disciplines et des conditions où la linguistique était née. La nouveauté du point de vue saussurien, un de ceux qui ont le plus profondément agi, a été de prendre conscience que le langage en lui-même ne comporte aucune dimension historique, qu'il est synchronie et structure, et qu'il ne fonctionne qu'en vertu de sa nature symbolique. Ce n'est pas tant la considération historique qui est condamnée par là qu'une manière d'« atomiser » la langue et de mécaniser l'histoire. Le temps n'est pas le facteur de l'évolution, il n'en est que le cadre. La raison du changement qui atteint tel élément de la langue est d'une part dans la nature des éléments qui la composent à un moment donné, de l'autre dans les relations de structure entre ces éléments. La constatation brute du changement et la formule de correspondance qui la résume font place à une analyse comparée de deux états successifs et des agencements différents qui les caractérisent. La diachronie est alors rétablie dans sa légitimité, en tant que succession de synchronies. Cela fait déjà ressortir l'importance primordiale de la notion de système et de la solidarité restaurée entre tous les éléments d'une langue.

Ces vues sont déjà anciennes, elles se laissent pressentir dans toute l'œuvre de Meillet, et, quoiqu'elles ne soient pas toujours appliquées, on ne trouverait plus personne pour les contester. Si l'on voulait à partir de là caractériser d'un mot le sens où la linguistique paraît les prolonger aujourd'hui, on pourrait dire qu'elles marquent le début d'une linguistique conçue comme *science*, par sa cohérence, son autonomie et les visées qu'on lui assigne.

Cette tendance se marque d'abord au fait que certains types de problèmes sont délaissés. Personne ne se pose plus sérieusement la question de la monogenèse ou de la polygenèse des langues, ni, d'une manière générale, celle des commencements absolus. On ne cède plus aussi aisément qu'autrefois à la tentation d'ériger en propriétés universelles du langage les particularités d'une langue ou d'un type linguistique. C'est que l'horizon des linguistes s'est élargi. Tous les types de langues acquièrent des titres égaux à représenter le langage. A aucun moment du passé, sous

Extrait de la publication

est commun à toutes les disciplines. Il s'agit d'abord d'un changement d'attitude envers l'objet, qui se définirait par un effort pour le formaliser. A l'origine de cette tendance on peut reconnaître une double influence : celle de Saussure en Europe, celle de Bloomfield en Amérique. Les voies de leur influence respective sont d'ailleurs aussi différentes que les œuvres dont elles procèdent. Il est difficile d'imaginer contraste plus marqué que celui de ces deux ouvrages : le *Cours de linguistique générale* de Saussure (1916), livre posthume rédigé d'après des notes d'élèves, ensemble d'aperçus géniaux dont chacun appelle une exégèse et dont certains nourrissent encore la controverse, projetant la langue sur le plan d'une sémiologie universelle, ouvrant des vues auxquelles la pensée philosophique d'aujourd'hui s'éveille à peine; le *Language* de Bloomfield (1933), devenu le vade-mecum des linguistes américains, « textbook » complètement achevé et mûri, remarquable autant par son parti pris de dénuement philosophique que par sa rigueur technique. Néanmoins Bloomfield, quoiqu'il ne se réfère pas à Saussure, aurait certainement souscrit au principe saussurien que « la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même ». Ce principe explique les tendances que montre partout la linguistique, s'il ne rend pas encore compte des raisons pour lesquelles elle se veut autonome et des fins qu'elle poursuit par là.

A travers les différences d'école, chez ceux des linguistes qui essayent de systématiser leurs démarches, les mêmes préoccupations apparaissent qui peuvent se formuler en trois questions fondamentales : 1° Quelle est la tâche du linguiste, à quoi accède-t-il et que décrira-t-il sous le nom de langue? C'est l'objet même de la linguistique qui est mis en question; 2° Comment décrira-t-on cet objet? Il faut forger des instruments qui permettent d'appréhender l'ensemble des traits d'une langue dans l'ensemble des langues manifestées et de les décrire en termes identiques. Quel sera alors le principe de ces procédés et de ces définitions? Cela montre l'importance que prend la technique linguistique; 3° Au sentiment naïf du parlant comme pour le linguiste, le langage a pour fonction de « dire quelque chose ». Qu'est exactement ce « quelque chose » en vue de quoi le langage est articulé, et comment le délimiter par rapport au langage lui-même? Le problème de la signification est posé.

Le seul énoncé de ces questions montre que le linguiste

Extrait de la publication

veut se défaire des appuis ou des attaches qu'il trouvait dans des cadres tout faits ou dans des disciplines voisines. Il repousse toute vue *a priori* de la langue pour construire ses notions directement sur l'objet. Cette attitude doit mettre fin à la dépendance, consciente ou non, où la linguistique se trouvait vis-à-vis de l'histoire d'une part, d'une certaine psychologie de l'autre. Si la science du langage doit se choisir des modèles, ce sera dans les disciplines mathématiques ou déductives qui rationalisent complètement leur objet en le ramenant à un ensemble de propriétés objectives munies de définitions constantes. C'est dire qu'elle deviendra de plus en plus « formelle », au moins en ce sens que le langage consistera en la totalité de ses « formes » observables. Partant de l'expression linguistique native, on procède par voie d'analyse à une décomposition stricte de chaque énoncé en ses éléments, puis par analyses successives à une décomposition de chaque élément en unités toujours plus simples. Cette opération aura pour but de dégager les unités *distinctives* de la langue, et il y a déjà ici un changement radical de la méthode. Alors qu'autrefois l'objectivité consistait dans l'acceptation intégrale du donné, ce qui entraînait à la fois l'admission de la norme graphique pour les langues écrites et l'enregistrement minutieux de tous les détails articulatoires pour les textes oraux, on s'attache aujourd'hui à identifier les éléments en tant qu'ils sont distinctifs à tous les niveaux de l'analyse. Pour les reconnaître, ce qui n'est en aucun cas une tâche aisée, on s'éclaire de ce principe qu'il n'y a dans une langue que des différences, que la langue met en œuvre un ensemble de procédés discriminatoires. On ne dégage que les traits pourvus de valeur significative en écartant, après les avoir spécifiés, ceux qui ne représentent que des variantes. Une grande simplification est opérée désormais, et il devient alors possible de reconnaître l'organisation interne et les lois d'agencement de ces traits formels. Chaque phonème ou morphème devient relatif à chacun des autres, en ce qu'il en est à la fois différent et solidaire; chacun délimite les autres qui le délimitent à leur tour, distinctivité et solidarité étant des conditions connexes. Ces éléments s'ordonnent en séries et montrent dans chaque langue des arrangements particuliers. C'est une structure, dont chaque pièce reçoit sa raison d'être de l'ensemble qu'elle sert à composer.

Structure est un des termes essentiels de la linguistique moderne, un de ceux qui ont encore valeur programmatique. Pour ceux qui l'emploient en connaissance de cause, et

Extrait de la publication

non simplement pour se mettre au goût du jour, il peut signifier deux choses assez différentes. On entend par structure, particulièrement en Europe, l'arrangement d'un tout en parties et la solidarité démontrée entre les parties du tout qui se conditionnent mutuellement; pour la plupart des linguistes américains, ce sera la répartition des éléments telle qu'on la constate et leur capacité d'association ou de substitution. L'expression de linguistique structurale en reçoit des interprétations différentes, assez différentes en tout cas pour que les opérations qui en découlent n'aient pas le même sens. Sous le nom de structure, un « bloomfieldien » décrira un agencement de fait, qu'il segmentera en éléments constitutifs, et il définira chacun de ces éléments par la place qu'il occupe dans le tout et par les variations et les substitutions possibles à cette même place. Il repoussera comme entachée de téléologie la notion d'équilibre et de tendance que Troubetzkoy ajoute à celle de structure et qui s'est cependant révélée féconde. C'est même le seul principe qui fasse comprendre l'évolution des systèmes linguistiques. Un état de langue est avant tout le résultat d'un certain équilibre entre les parties d'une structure, équilibre qui n'aboutit cependant jamais à une symétrie complète, probablement parce que la dissymétrie est inscrite dans le principe même de la langue du fait de l'asymétrie des organes phonateurs. La solidarité de tous les éléments fait que chaque atteinte portée sur un point met en question l'ensemble des relations et produit tôt ou tard un nouvel arrangement. Dès lors l'analyse diachronique consiste à poser deux structures successives et à dégager leurs relations, en montrant quelles parties du système antérieur étaient atteintes ou menacées et comment se préparait la solution réalisée dans le système ultérieur. Par là se trouve dénoué le conflit si vivement affirmé par Saussure entre diachronie et synchronie. Cette conception de la structure organisée en totalité se complète par la notion de hiérarchie entre les éléments de la structure. On en trouve une illustration remarquable dans l'analyse, donnée par R. Jakobson, de l'acquisition et de la perte des sons du langage chez l'enfant et chez l'aphasique respectivement : les sons acquis en dernier par l'enfant sont les premiers à disparaître chez l'aphasique, et ceux que l'aphasique perd en dernier sont ceux que l'enfant articule en premier, l'ordre de disparition étant inverse de celui de l'acquisition.

En tout cas, une analyse ainsi conçue n'est possible que si le linguiste est en mesure d'observer intégralement, de

Extrait de la publication

contrôler ou de faire varier à son gré le jeu de la langue décrite. Seules les langues vivantes, écrites ou non, offrent un champ assez vaste et des faits assez sûrs pour que l'investigation soit conduite avec une rigueur exhaustive. La prépondérance est donnée aux langues parlées. Cette condition s'est imposée à certains linguistes pour des raisons empiriques. Pour d'autres, en Amérique, c'est d'abord la nécessité de noter et d'analyser des langues indiennes, difficiles et variées, qui a été justement le point de départ d'une révision dans les méthodes descriptives, puis dans la doctrine générale. Mais peu à peu le renouvellement s'étend à la description des langues anciennes. Il devient même possible de réinterpréter, à la lumière des nouvelles théories, les données fournies par la méthode comparative. Des travaux comme ceux de J. Kuryłowicz sur la reconstruction des phases indo-européennes montrent tout ce qu'on peut attendre d'une analyse ainsi orientée. Un maître de la linguistique historique, J. Vendryes, plaide aussi pour une linguistique « statique », qui serait un inventaire comparatif des ressources que les diverses langues offrent aux mêmes besoins d'expression.

On comprend que le type d'étude qui prédomine ces dernières années soit la description systématique, partielle ou totale, d'une langue particulière, avec un souci technique qui n'avait jamais été aussi minutieux. Car le linguiste se sent astreint à justifier ses procédés de bout en bout. Il met en avant un appareil de définitions qui doit légitimer le statut qu'il confère à chacun des éléments définis, et les opérations sont présentées explicitement de manière à rester vérifiables à toutes les étapes de la procédure. Il en résulte une refonte de la terminologie. Les termes employés sont si spécifiques que le linguiste informé peut reconnaître dès les premières lignes l'inspiration d'une étude, et que certaines discussions ne sont intelligibles aux tenants d'une méthode que transposées dans leur propre nomenclature. On exige d'une description qu'elle soit explicite et cohérente et que l'analyse soit conduite sans égard à la signification, mais seulement en vertu de critères formels. C'est surtout en Amérique que ces principes sont affirmés, et ils y ont donné lieu à de longues discussions. Dans un livre récent, *Methods in structural linguistics* (1951), Z. S. Harris en a produit une sorte de codification. Son ouvrage détaille pas à pas les procédés qui dégagent les phonèmes et les morphèmes d'après les conditions formelles de leur agencement : distribution, environnement, substi-

Extrait de la publication

tution, complémentarité, segmentation, corrélation, etc., chacune des opérations illustrée par des problèmes particuliers traités avec un appareil quasi mathématique de symboles graphiques. Il paraît difficile d'aller plus loin dans cette voie. Parvient-on au moins à établir une méthode unique et constante ? L'auteur est le premier à convenir que d'autres procédés sont possibles, et que certains seraient même plus économiques, en particulier quand on fait intervenir la signification, en sorte qu'on se demande à la fin s'il n'y a pas quelque gratuité dans ce déploiement d'exigences méthodologiques. Mais surtout on observera que tout le travail du linguiste porte en fait sur le discours, assimilé implicitement à la langue. Ce point, fondamental, devrait être discuté de pair avec la conception particulière de la structure admise chez les partisans de cette méthode. Des schèmes de distribution, si rigoureusement qu'ils soient établis, ne constituent pas une structure, non plus que des inventaires de phonèmes et de morphèmes, définis par segmentation dans des chaînes de discours, ne représentent la description d'une langue. Ce qu'on nous donne en fait est une méthode de transcription et de décomposition matérielle appliquée à une langue qui serait représentée par un ensemble de textes oraux et dont le linguiste serait censé ignorer la signification.

Soulignons bien cette caractéristique qui, plus encore que la technicité particulière des opérations, est propre à la méthode : il y est admis par principe que l'analyse linguistique, pour être scientifique, doit s'abstraire de la signification et s'attacher uniquement à la définition et à la distribution des éléments. Les conditions de rigueur imposées à la procédure exigent qu'on élimine cet élément insaisissable, subjectif, inclassable, qu'est la signification ou le sens. Tout ce qu'on pourra faire sera de s'assurer que tel énoncé convient à telle situation objective, et, si la récurrence de la situation provoque le même énoncé, on les mettra en corrélation. Le rapport entre la forme et le sens est donc ramené au rapport entre l'expression linguistique et la situation, dans les termes de la doctrine behavioriste, et l'expression pourra y être à la fois réponse et stimulus. La signification se ramène pratiquement à un certain conditionnement linguistique. Quant au rapport entre l'expression et le monde, c'est un problème qu'on abandonne aux spécialistes de l'univers physique. « Le sens (meaning) d'une forme linguistique, dit Bloomfield, se définit comme la situation dans laquelle le parlant l'énonce et la réponse qu'elle

évoque chez l'auditeur » (*Language*, p. 139). Et Harris insiste sur la difficulté d'analyser les situations : « Il n'y a présentement aucune méthode pour mesurer les situations sociales et pour identifier uniquement les situations sociales comme composées de parties constituantes, de telle manière que nous puissions diviser l'énoncé linguistique survenant dans cette situation sociale, ou y correspondant, en segments qui correspondront aux parties constituantes de la situation. D'une manière générale nous ne pouvons présentement nous fier à quelque subdivision naturelle ou scientifiquement contrôlable du champ sémantique de la culture locale, parce qu'il n'existe pas en ce moment de technique pour une telle analyse complète de la culture en éléments discrets; au contraire c'est le langage qui est une de nos sources principales de connaissance sur la culture (ou sur "le monde de la signification") d'un peuple et sur les distinctions ou divisions qui y sont pratiquées » (*op. cit.*, p. 188). Il est à craindre que, si cette méthode doit se généraliser, la linguistique ne puisse jamais rejoindre aucune des autres sciences de l'homme ni de la culture. La segmentation de l'énoncé en éléments discrets ne conduit pas plus à une analyse de la langue que la segmentation de l'univers physique ne mène à une théorie du monde physique. Cette manière de formaliser les parties de l'énoncé risque d'aboutir à une nouvelle atomisation de la langue, car la langue empirique est le résultat d'un procès de symbolisation à plusieurs niveaux, dont l'analyse n'est même pas encore tentée; le « donné » linguistique n'est pas, sous cette considération, une donnée première dont il n'y aurait plus qu'à dissocier les parties constitutives, c'est déjà un complexe, dont les valeurs résultent les unes des propriétés particulières à chaque élément, les autres des conditions de leur agencement, d'autres encore de la situation objective. On peut donc concevoir plusieurs types de description et plusieurs types de formalisation, mais toutes doivent nécessairement supposer que leur objet, la langue, est informé de signification, que c'est par là qu'il est structuré, et que cette condition est essentielle au fonctionnement de la langue parmi les autres systèmes de signes. Il est difficile de concevoir ce que donnerait une segmentation de la culture en éléments discrets. Dans une culture, comme dans une langue, il y a un ensemble de symboles dont il s'agit de définir les relations. Jusqu'ici la science des cultures reste fortement et délibérément « substantielle ». Pourra-t-on dégager dans l'appareil de la culture des structures formelles du type

de celles que M. Lévi-Strauss a introduites dans les systèmes de parenté ? C'est le problème de l'avenir. On voit en tout cas combien serait nécessaire, pour l'ensemble des sciences qui opèrent avec des formes symboliques, une investigation des propriétés du symbole. Les recherches amorcées par Peirce n'ont pas été reprises et c'est grand dommage. C'est du progrès dans l'analyse des symboles qu'on pourrait attendre notamment une meilleure compréhension des procès complexes de la signification dans la langue et probablement aussi hors de la langue. Et puisque ce fonctionnement est inconscient, comme est inconsciente la structure des comportements, psychologues, sociologues et linguistes associeraient utilement leurs efforts dans cette recherche.

L'orientation que nous venons de caractériser n'est pas la seule qu'on ait à enregistrer. D'autres conceptions, également systématiques, se sont affirmées. Dans la psycholinguistique de G. Guillaume, la structure linguistique est posée comme immanente à la langue réalisée, et la structure systématique se dévoile à partir des faits d'emploi qui l'explicitent. La théorie que L. Hjelmslev, au Danemark, veut promouvoir sous le nom de « glossématique » est une construction d'un « modèle » logique de langue et un corps de définitions plutôt qu'un instrument d'exploration de l'univers linguistique. L'idée centrale est ici, en gros, celle du « signe » saussurien, où l'expression et le contenu (répondant au « signifiant » et au « signifié » saussuriens) sont posés comme deux plans corrélatifs, dont chacun comporte une « forme » et une « substance ». L'acheminement se fait ici de la linguistique vers la logique. Et à ce propos on aperçoit ce qui pourrait être une convergence entre disciplines qui s'ignorent encore assez largement. Au moment où des linguistes soucieux de rigueur cherchent à emprunter les voies et même l'appareil de la logique symbolique pour leurs opérations formelles, il se trouve que les logiciens deviennent attentifs à la « signification » linguistique et, à la suite de Russell et de Wittgenstein, s'intéressent toujours plus au problème de la langue. Leurs chemins se croisent plutôt qu'ils ne se rencontrent, et les logiciens préoccupés du langage ne trouvent pas toujours à qui parler. A vrai dire ceux des linguistes qui voudraient assurer à l'étude du langage un statut scientifique se tournent de préférence vers les mathématiques, ils recherchent des procédés de transcription plutôt qu'une méthode axiomatique, ils cèdent un peu facilement à l'attrait de certaines techniques récentes, comme la théorie cybernétique ou celle de l'information. Une tâche plus fructueuse

serait de réfléchir aux moyens d'appliquer en linguistique certaines des opérations de la logique symbolique. Le logicien scrute les conditions de vérité auxquelles doivent satisfaire les énoncés où la science prend corps. Il récuse le langage « ordinaire » comme équivoque, incertain et flottant, et veut se forger une langue entièrement symbolique. Mais l'objet du linguiste est précisément ce « langage ordinaire » qu'il prend comme donnée et dont il explore la structure entière. Il aurait intérêt à utiliser tentativement, dans l'analyse des classes linguistiques de tous ordres qu'il détermine, les instruments élaborés par la logique des ensembles, pour voir si entre ces classes on peut poser des relations telles qu'elles soient justiciables de la symbolisation logique. On aurait alors au moins quelque idée du type de logique qui sous-tend l'organisation d'une langue, on verrait s'il y a une différence de nature entre les types de relations propres au langage ordinaire et ceux qui caractérisent le langage de la description scientifique, ou, en d'autres termes, comment le langage de l'action et celui de l'intelligence se comportent mutuellement. Il ne suffit pas de constater que l'un se laisse transcrire dans une notation symbolique, l'autre non ou non immédiatement; le fait demeure que l'un et l'autre procèdent de la même source et qu'ils comportent exactement les mêmes éléments de base. C'est la langue même qui propose ce problème.

Ces considérations nous éloignent beaucoup en apparence des thèmes de recherche que la linguistique se donnait il y a quelques décades. Mais ces problèmes sont de tous les temps, si c'est aujourd'hui seulement qu'on les aborde. Par contre, dans les liaisons que les linguistes recherchaient alors avec d'autres domaines, nous trouvons aujourd'hui des difficultés qu'ils ne soupçonnaient guère. Meillet écrivait en 1906 : « Il faudra déterminer à quelle structure sociale répond une structure linguistique donnée et comment, d'une manière générale, les changements de structure sociale se traduisent par des changements de structure linguistique. » En dépit de quelques tentatives (Sommerfelt), ce programme n'a pas été rempli, car, à mesure même qu'on essayait de comparer systématiquement la langue et la société, les discordances apparaissaient. On a appris que la correspondance de l'une à l'autre était constamment troublée par le fait majeur de la diffusion, aussi bien dans la langue que dans la structure sociale, de sorte que des sociétés de même culture peuvent avoir des langues hétérogènes, comme des langues très voisines peuvent servir à

Extrait de la publication

l'expression de cultures entièrement dissemblables. En poussant plus loin la réflexion, on a rencontré les problèmes inhérents à l'analyse de la langue d'une part, de la culture de l'autre, et ceux de la « signification » qui leur sont communs, bref ceux-là mêmes qui ont été évoqués ci-dessus. Cela ne veut pas dire que le plan d'études indiqué par Meillet soit irréalisable. Le problème sera bien plutôt de découvrir la base commune à la langue et à la société, les principes qui commandent ces deux structures, en définissant d'abord les unités qui, dans l'une et dans l'autre, se prêteraient à être comparées, et d'en faire ressortir l'interdépendance.

Il y a naturellement des manières plus faciles d'aborder la question, mais qui en réalité la transforment; par exemple l'étude de l'empreinte culturelle dans la langue. En pratique, on se borne au lexique. Ce n'est plus alors de la langue qu'il s'agit, mais de la composition de son vocabulaire. C'est d'ailleurs là une matière très riche et, malgré l'apparence, assez peu exploitée. On dispose maintenant de répertoires amples qui alimenteront de nombreux travaux, notamment le dictionnaire comparatif de J. Pokorny ou celui des notions par C. D. Buck sur le domaine indo-européen. L'étude des variations dans les significations historiques est un autre domaine aussi prometteur. D'importants ouvrages ont été consacrés à la « sémantique » du vocabulaire dans ses aspects théoriques aussi bien que sociaux ou historiques (Stern, Ullmann). La difficulté est de dégager d'une masse croissante de faits empiriques les constantes qui permettraient de construire une théorie de la signification lexicale. Ces faits semblent porter un défi constant à toute prévisibilité. A un autre point de vue, l'action des « croyances » sur l'expression soulève de nombreuses questions dont certaines ont été étudiées : l'importance du tabou linguistique (Meillet, Havers), les modifications des formes linguistiques pour signaler l'attitude du parlant envers les choses dont il parle (Sapir), la hiérarchie cérémonielle des expressions, mettent en lumière l'action complexe des comportements sociaux et des conditionnements psychologiques dans l'usage de la langue.

On touche par là aux problèmes du « style » dans toutes ses acceptions. Au cours de ces dernières années, des études de tendances très différentes, mais également notables (Bally, Cressot, Marouzeau, Spitzer, Vossler), ont porté sur les procédés du style. Dans la mesure où une recherche de cet ordre met en jeu, consciemment ou non, des critères à la fois esthétiques, linguistiques et psychologiques, elle

ÉMILE BENVENISTE

Problèmes de linguistique générale, 1

« Ces études apportent dans leur ensemble, et chacune pour soi, une contribution à la grande problématique du langage qui s'énonce dans les principaux thèmes traités : on y envisage les relations entre le biologique et le culturel, entre la subjectivité et la socialité, entre le signe et l'objet, entre le symbole et la pensée, et aussi les problèmes de l'analyse intralinguistique. »

E. Benveniste

Émile Benveniste est né en 1902. Il a enseigné la grammaire comparée des langues indo-européennes à partir de 1927 et la linguistique générale au Collège de France depuis 1937. Il est mort en 1976.
Il a publié plus de deux cents articles et mémoires scientifiques qui dégagent la perspective d'une double linguistique : la sémiologie d'une part, la sémantique d'autre part.

Idéogramme chinois, XIX[e] siècle.
Bibliothèque nationale, Paris. Photo © Bibl. nat.

9 782070 293384

76-IX A 29338 ISBN 2-07-029338-6

Extrait de la publication